

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Un Québécois à Paris

Claude Beausoleil, *Librement dit*, Montréal, l'Hexagone, 1997, 304 p.

Geneviève Forest

Numéro 87, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40182ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Forest, G. (1997). Compte rendu de [Un Québécois à Paris / Claude Beausoleil, *Librement dit*, Montréal, l'Hexagone, 1997, 304 p.] *Lettres québécoises*, (87), 52–52.

Un Québécois à Paris

Au cours d'un énième séjour outre-mer, le poète Claude Beausoleil a pu vérifier le rayonnement de notre littérature en France.

CARNET
Geneviève Forest

ÉCRIVAIN PRIVILÉGIÉ, CLAUDE BEAUSOLEIL ? Assurément. Il voyage beaucoup : pour des colloques, des salons du livre, des conférences et autres événements. Il nous en informe d'ailleurs dès l'ouverture :

Depuis dix jours, je vis comme si j'avais toujours vécu ici. Les séjours fréquents de 1986 à aujourd'hui y sont sûrement pour quelque chose. En fait, je ne suis plus du tout dépaysé à Paris.

Donc en 1994 et en 1995, laissant la froidure hivernale, Beausoleil fait de longs séjours dans la capitale française (ainsi que de brèves escapades en Italie et à Prague). Le prolifique poète y termine l'écriture de *Fort Sauvage* (l'Hexagone, 1994), son premier roman. Rédige des préfaces et divers travaux de commande. Écrit ses propres textes et recueils (juste en 1995, il signe près d'une dizaine de publications).

Le Paris de Beausoleil

À Paris, Claude Beausoleil se retrouve comme en famille, avec le clan des écrivains et artistes québécois qui vivent ici de façon temporaire ou permanente. Jusqu'à sa mort en décembre dernier, Gaston Miron y avait un appartement ; le peintre Fernand Leduc et sa femme Thérèse Renaud habitent la Ville lumière ; *et cætera*. De réceptions officielles en vernissages, de dîners en colloques (sur Anne Hébert, par exemple), de salons du livre en remises de prix (le Québec-Paris Jean-Hamelin), tout un microcosme québécois se constitue et s'agit. Depuis un bon moment déjà, Paris est le *Old Orchard* du monde culturel, et la chose, hélas! apparaît très (et trop) clairement dans ces « carnets parisiens ».

À la lecture de cette « autobiographie fragmentée » (*dixit* la quatrième de couverture) de Beausoleil s'imposent d'emblée deux certitudes. La première : pour peu qu'il participe de l'institution, le Québécois à Paris ne s'ennuie pas. La deuxième : si on sort beaucoup, c'est le plus souvent entre soi, car les intellectuels français préfèrent rester entre eux. Beausoleil parle avec l'un, écrit à l'autre, mais l'un et l'autre sont généralement du cru. On est bien content, c'est sûr, d'avoir des nouvelles de Yolande (Villemaire), de Jean (Royer), d'Herménégilde (Chiasson)..., on suit fébrilement les péripéties des épreuves de *Fort Sauvage* probablement égarées par le service des Postes, on sourit quand Beausoleil est présenté à André-Philippe Gagnon après l'un de ses spectacles parisiens — les poètes, apparemment, impressionnent notre sympathique humoriste —, mais tout cela aurait pu aussi être écrit dans des carnets *montréalais*.

Assez peu de liens véritables, au fond, semblent se tisser entre les deux mondes. Au point qu'on se demande ce que les écrivains québécois espèrent tant de leurs séjours outre-mer. Des « contacts » ? Certes, à Paris, on finit forcément par tomber sur des écrivains et des éditeurs français. Mais faut-il écrire chez nous chaque fois qu'on en croise un ? Et puis ça n'est pas exactement le monstre « Galligrasseuil » (Gallimard, Grasset, Seuil) qui s'intéresse à la littérature québécoise. À cet égard, Jean Royer rapportait, dans *La main ouverte* (l'Hexagone, 1996), l'un de ses entretiens avec Michel Braudeau : l'écrivain français y affichait pour nos lettres un mépris insultant. Beausoleil y va aussi de ses anecdotes éclairantes, dont celle de la « rituelle remise du prix Québec-Paris » en l'absence d'Yves Berger, le président du « jury français ».

« Ce prix n'a pas de répercussions dans la presse française et n'influe aucunement sur la diffusion des livres qu'il couronne. » En 1995, c'est le romancier André Brincourt, journaliste aux pages littéraires du *Figaro*, qui fera le discours d'usage. Après un laïus sur Ying Chen, la lauréate (pour *L'ingratitude*, publié chez Actes Sud et Leméac), Brincourt soulignera « la grande qualité des livres s'étant rendus en finale. Ce qui, dit-il, entre nous, il faut bien l'avouer [...] n'a pas toujours été le cas des livres présentés ces dernières années ». Beausoleil est stupéfait : « Je regarde les Jacques Godbout, Nicole Brossard, Lise Gauvin, Denise Bombardier et autres auteurs québécois présents et qui avaient tous publié pendant ces maigres années. Personne ne bouge [...] ».

Plus que la nomenclature des spectacles, films (que nous chaut ce que pense le poète d'Adjani dans *La reine Margot* ?), expositions et *tutti quanti*, on préférera ces envolées de Beausoleil contre une intelligentsia qui entretient toujours avec le Québec des rapports de type postcolonialiste. Rapports auxquels, admet l'auteur de *Librement dit*, nous participons nous-mêmes. C'est aussi, malheureusement, ce qu'on finit par penser de ce livre. Ce qui le sauve, c'est qu'il contient aussi une réflexion sur la littérature, sur la place de la poésie, sur la langue et, *in fine*, sur le rayonnement (très relatif) de la littérature québécoise.



Claude
Beausoleil